



Madame Roland, *une femme en Révolution*

de *Pierre Cornut Gentille*, par *Danièle Masson*

Après une douzaine de biographies consacrées à Madame Roland, Pierre Cornut-Gentille, avocat, à son tour a publié la sienne, éditée en 2004, puis rééditée en 2015, chez Perrin. Il nous restitue ainsi les trente-neuf ans de cette femme dont la plupart d'entre nous ne connaissent que les derniers mots (apocryphes?) sur les marches qui la conduisaient à la guillotine: « Ô liberté, que de crimes on commet en ton nom! »

Quand on n'est pas historien, saisir une époque à travers un destin particulier est passionnant. Mais comment évoquer Madame Roland, responsable, à son niveau, de la fureur révolutionnaire, de cette révolution qui fut la matrice de bien d'autres révolutions, et en particulier, comme l'avait compris Soljenitsyne, de la bolchévique?

Volontairement ou non, Maitre Cornut-Gentille écrit une plaidoirie et pour cela se fait psychologue hors pair: son sous-titre, *Une femme en Révolution*, et non *une femme dans la Révolution*, suggère une évolution du personnage dont il cerne les étapes et les

causes, et ainsi le lecteur est pris d'empathie pour son héroïne, tout en débusquant ses illusions, ses erreurs, ses fautes.

En outre, à travers elle, on saisit l'engrenage révolutionnaire où, comme dans les tragédies grecques, tout et tous concourent au désastre, ceux qui le veulent et ceux qui ne le veulent pas. On saisit la force de l'idéologie, qui dilue les responsabilités, multiplie et justifie les massacres. Robespierre, tour à tour maître d'œuvre de la Révolution et sa victime, l'avait comprise et voulue. À la question de Saint Just « qui décidera en fait? » il répondait: « La machine de la loi.

Il est dangereux que des hommes puissent décider quelque chose d'eux-mêmes. La loi broiera seule ».

Plutarque et Rousseau

Marie-Jeanne Phlipon naît en 1754 dans l'île de la Cité où elle vécut jusqu'à ses vingt-cinq ans. Son père est graveur, sa famille sans fortune, mais ils appartiennent à l'aristocratie des marchands parisiens.





Ce qui frappe chez Marie-Jeanne, qu'on appellera Manon, puis Marie, c'est sa précocité, sa culture vaste et hétéroclite, acquise en autodidacte, puisant au hasard des bibliothèques : à huit ans elle découvre Plutarque qui, selon son propre aveu, la rend républicaine ; à vingt ans elle découvre Jean-Jacques Rousseau, et surtout *La nouvelle Héloïse*... qu'un prêtre philosophe et libéral lui a apportée. Alors qu'elle était une enfant pieuse, Rousseau la détourne de la foi qu'elle troque pour le culte de l'Être suprême, et, en préromantique, pour l'union avec la nature. Rousseau détrône les autres philosophes, ses contemporains, mais non Plutarque : sa vie sera celle d'une Spartiate ou d'une Romaine. En même temps, elle ne cesse d'être Julie cherchant Saint-Preux, et vit en harmonie avec son époque où, idéal ou idéologie, « le bonheur est une idée neuve ». Fille des Lumières, elle est modelée par les livres, qui l'inspireront jusqu'à la guillotine.

À vingt ans elle se réjouit de l'arrivée de Turgot, des « ministres éclairés », de ce jeune roi qui a le même âge qu'elle, qui est « docile à leurs conseils et qui veut le bien ». Elle ne voit pas, bien sûr, ce qu'analysera Jean de Vi-guerie dans son *Louis XVI, le roi bienfaisant*, qu'un roi bon n'est forcément un bon roi. Dans le rappel des parlements, elle croit percevoir le retour des « libertés », alors qu'ils défendent leurs privilèges, bloqueront systématiquement les réformes et seront une cause majeure de la Révolution. Premières illusions de Manon.

Brillante et belle, Marie voit affluer les prétendants qu'elle refuse, car elle « veut un vrai philosophe » et cherche un Saint-Preux – ou un baron de Wolmar ? Elle croit le trouver en

Jean-Marie Roland de la Platière, son aîné de vingt ans, inspecteur général des manufactures à Amiens, puis à Lyon. Elle l'épouse. À une époque où les femmes s'exprimaient plus librement qu'au milieu du XIX^{ème} siècle, elle regrette son sexe : « je suis bien ennuyée d'être une femme, il me fallait une autre âme, un autre sexe ou un autre siècle ».

Pour compenser, elle participe activement au *Dictionnaire des manufactures, arts et métiers*, confié à son mari, et donne naissance à une petite fille qu'elle allaite elle-même selon les préceptes de Rousseau, mais à laquelle, dès cinq ans, elle impose un programme d'éducation draconien et fort peu rousseauiste. En outre, au Clos de la Platière, propriété familiale, elle déroule sa vie selon Rousseau : elle gouverne, avec son mari, une petite propriété agricole où règnent la concorde et la vertu : « Vivons, écrit-elle à son mari, en ménage champêtre, goûtons et répandons le bonheur ».

Fervente révolutionnaire

Rousseau lui a aussi inculqué ses idées politiques. Persuadée que le peuple est naturellement bon, elle rêve d'une société idéale où il prendrait son destin en main. Elle ignore ces « machinistes » de la Révolution qui vont instrumentaliser le peuple, selon l'aveu de Camille Desmoulins lui-même : « Le peuple de Paris n'a été qu'un instrument... Nous avons été les machinistes de la Révolution ».

En 1776 déjà, après la disgrâce de Turgot, elle était convaincue que le changement serait illusoire sans bouleversement complet et violent.

Et pourtant, de 84 à 88, les Roland se désintéressent de la politique. Mais quand, lors



du printemps et de l'été 1789, tout bascule, de la prise de la Bastille à la convocation des états généraux, Marie s'enthousiasme : « la Révolution survint et nous enflamma. Amis de l'humanité, adorateurs de la liberté, nous l'accueillîmes avec transport ». Marie brûle d'agir. Ses idées se radicalisent quand les états généraux prennent le nom d'Assemblée nationale constituante. Puis, quand, en 1791, l'Assemblée rédige la Constitution, stipulant que désormais le roi gouvernerait avec les députés de l'Assemblée, élus par les Français, et qu'ils voteraient les lois, fixeraient les impôts, contrôlèrent les dépenses, elle se range dans le camp minoritaire de l'intégrisme démocratique : « Le droit [de fixer notre sort] est au peuple et il ne peut ni le céder, ni le déléguer ». C'est l'idée rousseauiste de la démocratie directe, que les députés écartent au profit de la souveraineté incarnée par les élus, représentants de la nation.

En 1791, le rêve de Marie Roland se réalise : son mari est chargé de négocier à Paris avec l'Assemblée nationale la prise en charge par l'État de la dette de Lyon. Marie met sa plume au service de la Révolution en écrivant dans *Le patriote français*, journal de Brissot. En 1792, Jean-Marie, grâce à Brissot, devient ministre de l'Intérieur. À Paris, écrit-elle, « on vit dix ans en vingt-quatre heures ». Après l'Assemblée, les députés se réunissent chez elle : Pétion, Brissot, qui donnera son nom aux Brissotins, qu'on appellera plus tard les Girondins, Robespierre, l'abbé Grégoire... Devenue l'égérie des Girondins, elle jouit des marivaudages que, belle et brillante, elle suscite. Elle est alors en accord avec Robespierre qu'elle appelle « le plus vigoureux défenseur de la liberté ».

Favorable à la confiscation des biens du clergé, elle moquera Louis XVI dans ses *Mémoires* écrits en prison : « Louis XVI avait peur de l'enfer et de l'excommunication. Il était impossible de n'être pas avec cela un pauvre roi ». Quand, en juin 1792, Louis refuse de ratifier les décrets contre les prêtres réfractaires, Jean-Marie Roland écrit une longue lettre au roi, mais Marie est sa plume : « La Déclaration des droits est devenue un évangile politique et la Constitution française une religion pour laquelle le peuple est prêt à mourir... Il n'est plus temps de reculer... la Révolution est faite dans les esprits, elle s'achèvera au prix du sang ». Bien sûr, Roland est remercié. Mais ce qui importe, c'est la radicalisation de son épouse. Marie souhaite la guerre civile, « cette grande école des vertus publiques », écrit-elle.

Mais quand la guerre civile adviendra, quand, sous la pression des députés d'extrême gauche, qu'on appellera la Montagne, et de l'effervescence populaire, éclateront les massacres de septembre, quand les prisons deviendront théâtres de boucherie – mille trois cents hommes tués dont plus de deux cents prêtres – Marie s'indigne et s'effraie.

Elle écrit à un ami : « Vous connaissez mon enthousiasme pour la Révolution... Elle est ternie par des scélérats, elle est devenue hideuse ». Robespierre est devenu l'ennemi : « Nous sommes sous le couteau de Robespierre et de Marat ».

L'engrenage infernal

La mort inique du roi, qu'ils ne voulaient pas, achèvera de dessiller les yeux des Roland et de les convertir au réel. De son mari, redevenu ministre de l'Intérieur, elle écrit : « Il



est abhorré comme le grand inquisiteur qui empêche le renouvellement des massacres... Mon ami, il faut un courage plus qu'humain pour tenir dans cet enfer ».

On pouvait croire que la mort du Roi serait l'achèvement de la Révolution. Mais la machine emballée ne s'arrêtera pas. Marie Roland n'est plus dupe : « les révolutions apprennent à l'homme sage que le tour de roue qui l'élève doit l'abaisser à son tour ». Marat, Robespierre, Hébert et d'autres popularisent l'idée que la Révolution ne sera pas accomplie sans se débarrasser des « Rolandins et des Brissotins ». Vingt et un de ses amis girondins sont guillotins. Quant à Marie, elle écrit d'elle-même : « Je suis Galigai, Brinvilliers, Voisin... et les dames de la Halle veulent me traiter comme madame de Lamballe ».

Le 31 mai 1793, alors que son mari s'est enfui, elle est arrêtée chez elle, sans mandat d'arrestation, et conduite à la prison de l'Abbaye. Le 24 juin, elle est relâchée... pendant une heure, arrêtée avec mandat d'arrêt motivé, et placée à Sainte-Pélagie, puis à la Conciergerie. En septembre, apprenant le vote de la loi des suspects, elle se moque de ce simulacre de légalité : « je vis que, ayant été arrêtée la seconde fois sous cette dénomination de suspecte, je n'avais que pis à attendre du temps ».

Pourtant, elle met à profit, si l'on peut dire, ses cinq mois de prison : elle se jette dans l'écriture, noircit en moins de trois mois des centaines de pages, ses *Mémoires*, qui seront, grâce à son ami Bosc, publiés dès 1795.

Et puis, elle veut aussi mourir en Julie, l'héroïne de Rousseau. Dans la fièvre de la Révolution, elle était tombée amoureuse de François Buzot, député girondin, et cet amour

était réciproque. Elle l'avait avoué à son mari, tout en l'assurant de sa fidélité, comme Julie l'avait fait avec le baron de Wolmar. Elle réconciliait en Rousseau, l'amour-passion et la vertu, et son sacrifice l'exaltait. Peut-être sa sérénité devant la mort vient-elle, aussi, de là : elle avait la certitude rousseauiste d'être, après la mort, et désormais sans faute, unie à Buzot.

En tout cas, pendant le simulacre de son procès, elle se bat pied à pied, si bien que le substitut fait clore l'interrogatoire : « avec une telle bavarde, on n'en finirait plus jamais ». Jugée par le tribunal révolutionnaire le 8 novembre, elle est guillotinée le soir même.

Sait-on les raisons de son attitude devant la mort, de cette « gaité ironique et cette fermeté dont elle avait fait parade », que condamnaient, avec une haine posthume, ses détracteurs ? Désir de représentation ? De transformer le spectacle de son supplice en figuration de la résistance à l'oppression ? Désir de retrouver Buzot ? Ou de mourir en héroïne de Plutarque ? Fidélité à elle-même, de celle que Mona Ozouf appelait « L'inspiratrice clandestine de la politique girondine ? »

Au tribunal, elle avait déclaré : « Vous me jugez digne de partager le sort des grands hommes que vous avez assassinés, je tâcherai de porter à l'échafaud le courage qu'ils ont montré ».

Peu de temps après son exécution, les deux hommes qui l'avaient aimée, Roland et Buzot, se suicidèrent, achevant de sceller un destin hors du commun. Tour à tour coupables et victimes de cette broyeuse insatiable que fut la Révolution.

Danièle Masson